

server que celui sous lequel il fut connu comme apôtre? Saint Marc et saint Luc ont d'ailleurs donné aussi à Lévi¹ le nom de Matthieu². Le premier Évangile ne « substitue » donc pas un nom à l'autre; il choisit simplement entre deux noms.

M. Renan rejette les témoignages anciens avec un sans-façon étrange. « L'Évangile ébionite³ admettait que le texte actuel du premier Évangile fut l'ouvrage de Matthieu; mais c'est là une autorité moderne et sans valeur⁴. » Que penser d'un écrivain du dix-neuvième siècle, redressant un écrivain du premier ou du second siècle, parce que ce dernier est moderne? Il agit de même avec Papias : « Papias croit réellement l'ouvrage de Matthieu; mais, au bout de cinquante ou soixante ans, les moyens de démêler une question aussi compliquée *devaient* lui manquer⁵. » Qu'y a-t-il donc de si compliqué dans la question de savoir si le premier Évangile est de saint Matthieu ou non? Certes, il valait la peine de savoir s'il était d'un apôtre, d'un témoin oculaire; tous les chrétiens y étaient intéressés, et nous croyons plutôt à l'affirmation d'un évêque qui écrivait cinquante ou soixante ans après, qu'au critique qui veut réformer son témoignage dix-huit cents ans plus tard, parce que « les moyens de démêler une question aussi compliquée *devaient* lui manquer. »

¹ Marc, II, 14; Luc, v, 27, 29.

² Marc, III, 18; Luc, vi, 15 et Act. I, 13.

³ « Épiphane, xxx, 13. »

⁴ E. Renan, *Les Évangiles*, p. 216.

⁵ E. Renan, *Les Évangiles*, p. 216-217.

CHAPITRE III.

L'ÉVANGILE DE SAINT MARC.

ARTICLE 1^{er}.

L'AUTHENTICITÉ DE L'ÉVANGILE DE SAINT MARC.

La tradition est unanime à attribuer le second Évangile à saint Marc, qui n'était pas Apôtre, mais disciple des Apôtres. Il était, comme on le croit communément, le même que Jean Marc, parent de saint Barnabé, qui accompagna saint Paul dans ses premières missions et il s'attacha depuis particulièrement à saint Pierre. C'est ce que nous apprend en particulier Papias, rapportant ce qu'il tenait d'Aristion ou du prêtre Jean : « Voici, dit-il, ce que disait Aristion : Marc, interprète de Pierre, écrivit exactement tout ce qu'il tenait de lui et conservait dans sa mémoire, mais il n'a pas écrit dans l'ordre (chronologique) ce qui avait été dit ou fait par le Christ, car il n'avait pas entendu le Seigneur et ne l'avait pas suivi comme son disciple; plus tard, comme je l'ai dit, il s'attacha à Pierre, qui donnait ses enseignements selon les besoins (de ses auditeurs) et non dans la pensée de faire une histoire suivie des *logia* (discours, oracles) du Seigneur. Aussi Marc n'a-t-il pé-

ché en rien, parce qu'il a écrit certaines choses comme elles lui revenaient en mémoire, car il était uniquement attentif à ne rien omettre de ce qu'il avait entendu et à n'y rien mêler de faux¹. » Tous les auteurs ecclésiastiques s'expriment, quant au fond, comme Papias, et personne n'a nié l'authenticité de l'Évangile de saint Marc avant Schleiermacher au XIX^e siècle. Si donc, comme on n'en saurait douter, le témoignage historique fait autorité dans les questions de ce genre, il est certain que le second Évangile a été écrit par saint Marc.

L'étude intrinsèque de l'Évangile de saint Marc confirme d'ailleurs pleinement ce que nous apprend la tradition sur son origine et sur son auteur. Saint Matthieu nous montre particulièrement en Jésus-Christ le Messie, fils de David et d'Abraham, le roi du peuple élu; saint Luc nous fait voir en lui le Sauveur et le Rédempteur de l'humanité déchue; saint Marc met surtout en relief le Fils de Dieu² et le thaumaturge. Son récit n'est en quelque sorte que le développement du discours prononcé par saint Pierre, au baptême du centurion Corneille³: c'est le même cadre et le même plan. Mais il entre dans les détails les plus précis pour peindre les événements, qu'il raconte; il n'enregistre pas seulement les faits comme le premier Évangéliste, il nous dit que la foule se pressait autour de Notre-Seigneur⁴, au point qu'il y avait à peine de la place pour se tenir debout ou

¹ Papias, dans Eusèbe, *H. E.*, III, 39, t. XX, col. 300.

² Marc, I, 1.

³ Act., X, 36-42.

⁴ Marc, III, 10; V, 21, 31; VI, 33; VIII, 1.

pour s'asseoir¹ et qu'on pouvait difficilement trouver le temps nécessaire pour manger², etc.

Ses tableaux sont ainsi pleins de vie et de mouvement. Aucun geste, aucun regard de Notre-Seigneur ne lui échappe, pour ainsi dire: il nous le représente saisissant tout de son coup d'œil, s'asseyant³ pour parler à ses disciples⁴, embrassant les enfants qu'on lui amène⁵, précédant ses Apôtres qui le suivent étonnés⁶, etc. Nul autre Évangéliste ne donne en si grande abondance ces détails pittoresques; plus que les autres, il nomme les personnes et les lieux, il détermine le temps et le nombre. Son langage n'est pas moins caractéristique. Son Évangile est une succession rapide de vivantes peintures qui ne se lient pas étroitement entre elles et qui sont seulement rattachées les unes aux autres par de vagues particules: « et, » qui revient sans cesse, joint souvent avec « de nouveau⁷, » « aussitôt⁸, » qui est employé quarante-deux fois. Un certain nombre de mots grecs se lisent uniquement et une seule fois dans son Évangile⁹; il cite des expressions araméennes, telles qu'elles ont été prononcées par Notre-Seigneur: *talitha outhi*, « jeune fille, lève-toi¹⁰; » *ephphatha*,

¹ Marc, II, 2; III, 32; IV, 1.

² Marc, III, 20; VI, 31.

³ Marc, III, 5, 34; V, 32; X, 23; XI, 11.

⁴ Marc, IX, 34.

⁵ Marc, IX, 35; X, 16.

⁶ Marc, X, 32.

⁷ *Καί, πάλιν.*

⁸ *Εὐθέως.*

⁹ Marc, V, 24, 31; VII, 37; IX, 3, 15, 17, 20, 36, 44, 46.

¹⁰ Marc, V, 41.

« ouvre-toi ¹ ; » *Abba*, « père ² ; » il conserve volontiers les noms latins de titres ou de lieux : centurion, *speculator*, légion, prétoire, etc. ; il aime les diminutifs ; il a un certain nombre de tournures qui lui sont propres, etc. Son grec est le moins correct de tout le Nouveau Testament ; il est plein d'hébraïsmes et ses phrases sont presque toujours construites dans la forme sémitique.

Cette unité de style et cette uniformité de ton établissent l'authenticité et l'intégrité du second Évangile. Ewald et M. Reuss ont révoqué en doute, mais sans le moindre fondement, l'authenticité des treize premiers versets. Tous les témoignages sont en leur faveur. On fait toutefois des difficultés plus fortes contre la conclusion ³ : un grand nombre de critiques la déclarent aujourd'hui apocryphe. Nous allons donc exposer le débat.

¹ Marc, vii, 34. La Vulgate porte : *Ephphetha*.

² Marc, xiv, 36.

³ Marc, xvi, 9-20.

ARTICLE II.

INTÉGRITÉ DE L'ÉVANGILE DE SAINT MARC.

L'intégrité de l'Évangile de saint Marc est universellement admise. On ne fait de difficulté que pour les douze derniers versets, qui ne se lisent point dans un certain nombre de manuscrits. Voici le tableau des témoignages pour et contre l'authenticité de la conclusion du second Évangile.

POUR L'AUTHENTICITÉ

1° Tous les autres manuscrits onciaux (ACDEFGHKMSU VXTAIIIE et aussi L).

2° Tous les manuscrits cursifs.

3° *a.* La Peschito, les versions charkléenne, de Jérusalem, de Cureton. — *b.* Tous les anciens manuscrits latins (excepté k), la Vulgate. — *c.* La version memphitique et la version thébaine. — *d.* Les versions gothique, éthiopienne (excepté deux manuscrits), géorgienne, arménienne (excepté deux manuscrits), arabe.

CONTRE L'AUTHENTICITÉ

1° Le *Codex Sinaiticus* et le *Codex Vaticanus* (N et B), du iv^e siècle. — Le *Codex Regius*, de Paris (L), viii^e siècle, insère avant les 12 versets une courte conclusion, qui est manifestement apocryphe.

2° Aucun manuscrit cursif. Quelques-uns suivent L.

3° Un ancien manuscrit latin (k), deux arméniens, deux éthiopiens.

POUR L'AUTHENTICITÉ

4° Tous les lectionnaires (excepté un arabe). Ce passage était lu partout pendant le temps pascal et le jour de l'Ascension.

5° Citations par les Pères : — 11^e siècle : Papias, S. Irénée, S. Justin martyr, Tertullien, Tatien dans le *Diatessaron*. — 111^e siècle : S. Hippolyte, Vincent au VII^e concile de Carthage, *Acta Pilati*. — 14^e siècle : Table syriaque de Canons, Eusèbe, Macarius Magnès, Aphraate, Didyme ; Actes syriaques des Apôtres, S. Épiphane, Léontius, Pseudo-Éphrem, S. Ambroise, S. Jean Chrysostome, S. Augustin. — 15^e siècle : S. Léon, Nestorius, S. Cyrille d'Alexandrie, Victor d'Antioche, Patricius, Marius Mercator. — 16^e et 18^e siècles : Hésychius, Gregentius, Prosper, Jean, archevêque de Thessalonique, Modeste, évêque de Jérusalem.

¹ Eusèbe, *Quæstiones ad Marinum*, dans Mai, *Nova Patrum Bibliotheca*, t. IV, p. 255.

² Voir Burgon, *The last twelve verses according to St. Mark*, p. 51 ; S. Davidson, *Introduction to the New Testament*, t. 1, p. 572.

CONTRE L'AUTHENTICITÉ

4° Un lectionnaire arabe.

5° D'après Eusèbe¹, ces versets sont omis dans les sections ammoniennes. S. Jérôme, Victor d'Antioche, Hésychius de Jérusalem et Sévère d'Antioche reproduisent ce qu'a dit Eusèbe, mais en se bornant à le copier².

6° a. Environ vingt-un mots ou locutions qui ne se trouvent pas dans le reste de l'Évangile de S. Marc se rencontrent dans ces versets, comme *πορεύομαι, τοῖς μετ' αὐτοῦ γεννημένοις, θεωροῦμι, μετὰ ταῦτα*. — b. Ce qui est dit de Marie-Magdeleine, *ἅφ' ἧς ἐκβεβήκει ἐπὶ δαιμόνια*, indique l'introduction d'un nouveau passage indépendant de ceux qui précèdent et dans lesquels Marie-Magdeleine venait d'être mentionnée. — c. L'indication du temps : *πρῶτῃ σαββάτω*, paraît inutile et hors de sa place.

Remarques. — « Le *Codex Vaticanus* laisse en blanc une colonne entière (et c'est la seule colonne blanche de tout le volume du Nouveau Testament), ainsi que la fin de la colonne précédente qui contient le γ . 8, preuve qu'un passage a été omis. Le *Codex Sinaiticus* a-t-il été copié ici simplement sur le *Codex Vaticanus*? Cette supposition est probable pour d'autres motifs et elle est confirmée par l'opinion de Tischendorf et de Scrivener, d'après lesquels le scribe de B a écrit cette partie d' κ . Dans ce cas, nous aurions purement B une seconde fois, mais sans aucune trace de son omission. Ou bien les deux manuscrits ont-ils suivi l'archétype commun dont il est reconnu qu'ils sont dérivés l'un et l'autre? — Eusèbe rend ailleurs témoignage en faveur des versets et il mentionne ici seulement et vaguement, que quelques manuscrits les omettent. Saint Jérôme et Sévère copient simplement le passage d'Eusèbe. Quant aux preuves intrinsèques, on a démontré qu'elles étaient sans fondement et le résultat d'une méprise, aussi ne sont-elles plus alléguées par les critiques. Enfin la cause de l'omission par des scribes négligents ou incapables est évidente. L'erreur de B et κ provient d'un exemplaire de saint Marc qui avait perdu sa dernière feuille... Cette démonstration ne laisse aucune sorte de doute. Aucune cour de justice ne pourrait se prononcer contre les versets¹. »

¹ Ed. Miller, *A Guide to the textual criticism of the New Testament*, in-12, Londres, 1886, p. 125-127. Cf. J. Corluy, *L'intégrité des Évangiles en face de la critique*, dans les *Études religieuses*, novembre 1876, p. 633-649.

Le D^r Davidson, qui soutient en Angleterre toutes les opinions de la critique négative et qui rejette par conséquent l'authenticité des douze derniers versets de saint Marc, expose lui-même de la manière suivante les raisons en faveur de l'authenticité :

Il est difficile de décider entre les preuves contradictoires. Le fait qu'Irénée¹ avait ce paragraphe sous les yeux dans son exemplaire de l'Évangile l'emporte sur l'autorité des nombreux manuscrits qui l'omettent. Outre le témoignage d'Irénée sur le verset 19, nous en avons un plus ancien encore pour les versets 15 à 19 dans les Actes de Pilate, incorporés dans l'Évangile de Nicodème². Cependant les rapports des Actes maintenant connus avec l'œuvre primitive que Justin et Tertullien avaient entre les mains sont trop incertains pour fournir un argument solide. Celse montre aussi qu'il connaissait cette conclusion quand il dit : « Qui a vu cela ? Une femme en démente, comme vous le dites, » faisant allusion à Marie Madeleine, à qui Jésus avait apparu d'abord et de qui il avait chassé sept démons³. Le langage diffère certainement de celui du reste de l'Évangile, mais cette différence peut s'expliquer par l'usage d'une autre source, que l'Évangéliste choisit ici plutôt que Matthieu... Il est difficile de croire que l'écrivain pût s'arrêter à ces mots ἐφοβοῦντο γάρ [*timabant enim*, « car ils avaient peur »]⁴. La raison pour la-

¹ S. Irénée, *Adv. Hær.*, III, 10, 6, t. VII, col. 879.

² Cf. Tischendorf, *Evangelia Apocrypha*, p. 243.

³ Marc, XVI, 9.

⁴ M. Hort dit avec raison : « It is incredible that the Evangelist deliberately concluded either a paragraph with ἐφοβοῦντο γάρ, or the Gospel with a petty detail of a secondary event, leaving his narrative hanging in the air. » Westcott et Hort, *New Testament in greek*, 2 in-12, Londres, 1881, note, p. 46.

quelle cette conclusion a été omise dans beaucoup d'exemplaires est insinuée par saint Jérôme¹, Eusèbe², etc.³.

Quelles que soient donc les différences des manuscrits, il y a d'excellentes preuves et très suffisantes en faveur de l'authenticité de la conclusion de l'Évangile de saint Marc.

¹ « Omnibus Græciæ libris pene hoc capitulum in fine non habentibus, præsertim cum diversa atque contraria evangelistis cæteris narrare videatur. » *Ep. cxx ad Hædibiam*, 3, t. XXII, col. 987.

² Τὰ δὲ ἐξῆς (les versets en question) σπανίως ἐν τισιν ἀλλ' οὐκ ἐν πάσῃ φερόμενα περιττά ἂν εἴη, καὶ μάλιστα εἴπερ ἔχουσι ἀντιλογίαν τῇ τῶν λοιπῶν εὐαγγελιστῶν μαρτυρίᾳ. Eusèbe, *Ad Marinum*, t. XXII, col. 937.

³ S. Davidson, *Introduction to the New Testament*, t. I, p. 575-576.

ARTICLE III.

VÉRACITÉ DE L'ÉVANGILE DE SAINT MARC.

Le second Évangile est généralement le moins attaqué de tous. Plusieurs critiques même, comme M. Renan, lui attribuent une importance plus grande que celle qui lui appartient de droit, en le considérant comme la plus ancienne biographie du Sauveur. Son exactitude et sa véracité sont cependant contestées sur plusieurs points. C'est ainsi que l'auteur de la *Vie de Jésus*, mêlant beaucoup d'erreurs à certaines appréciations justes, écrit ce qui suit :

« L'Évangile de Marc est, au fond, authentique. Ce fut à Rome que, selon toutes les apparences, Jean Marc, le disciple, l'interprète de Pierre, rédigea le petit écrit de quarante ou cinquante pages qui a été le premier noyau des Évangiles grecs... Marc, ce semble, avait vu, étant enfant, quelque chose des faits évangéliques; on peut croire qu'il avait été à Gethsémani¹... C'est bien à tort qu'on prétend que le Marc actuel ne répond pas à ce que dit Papias... Rien ne démontre [que son récit ait été] retouché². » Le récit de la passion est authentique³.

L'Évangile de saint Marc est rapporté par M. Renan

¹ E. Renan, *Les Évangiles*, p. 114-115.

² E. Renan, *Les Évangiles*, p. 120.

³ E. Renan, *Les Évangiles*, p. 122.

à l'an 76. On ne peut en déterminer sûrement la date; mais celle de l'an 76 est certainement trop récente. Saint Pierre avait été martyrisé l'an 67, et l'Évangile de son disciple doit avoir été écrit avant la mort de l'Apôtre. Tous les jugements que porte M. Renan sur saint Marc sont ainsi un mélange de vrai et de faux.

« La distribution logique des matières y fait défaut, dit-il; à quelques égards, l'ouvrage est très incomplet... Au contraire, la netteté, la précision de détail, l'originalité, le pittoresque, la vie de ce premier récit ne furent pas dans la suite égalés. Une sorte de réalisme y rend le trait pesant et dur : l'idéalité du caractère de Jésus en souffre; il y a des incohérences, des bizarreries inexplicables. Le premier et le troisième Évangile surpassent beaucoup celui de Marc pour la beauté des discours, l'heureux agencement des anecdotes; une foule de détails blessants ont disparu; mais comme document historique, l'Évangile de Marc a une grande supériorité... La forte impression laissée par Jésus s'y retrouve tout entière. On l'y voit réellement vivant, agissant¹. »

Quel est ce réalisme qui rend, dans saint Marc, le trait pesant et dur? L'auteur nous renvoie à Marc, III, 20, et nous y lisons que la foule entourait Jésus et les Apôtres en si grand nombre qu'ils ne pouvaient pas même manger. Qu'y a-t-il là de *pesant et de dur*, qu'y a-t-il surtout de particulier au second Évangile? Nous trouvons des détails semblables dans les trois autres.

M. Renan nous parle aussi « d'incohérences, de bizar-

¹ E. Renan, *Les Évangiles*, p. 116.

eries, d'une foule de détails blessants. » Quels sont-ils ? Il ne nous le dit point. Pourquoi ? si ce n'est parce qu'il n'a rien de sérieux à alléguer pour appuyer ses accusations. Il essaie d'établir dans une note, au détriment des autres Évangiles, ce qu'il appelle « la grande supériorité historique » de l'Évangile de Marc. Il y dit, entre autres choses : « Notez surtout dans Marc le récit de la mort de Jean-Baptiste, *la seule page absolument historique* qu'il y ait dans tous les Évangiles réunis¹. » Que signifie cette affirmation ? Saint Matthieu est, avec saint Marc², le seul évangéliste qui raconte la mort de saint Jean-Baptiste ? Or, saint Matthieu la raconte exactement de la même manière, et, en grande partie, dans les mêmes termes que saint Marc, comme il est facile de s'en convaincre en ouvrant une concorde qui reproduise parallèlement le texte grec des deux Évangiles³. En quoi donc saint Marc est-il en ce point historiquement supérieur à saint Matthieu ?

M. Renan ajoute encore : « Remarquez l'expression : *Fils de Marie*⁴. » C'est vraiment à se demander si l'auteur des *Origines du Christianisme* ne se moque pas de ses lecteurs. Par quel mystère saint Marc, appelant Jésus fils de Marie, est-il plus historique que saint Matthieu disant : « Sa mère ne s'appelle-t-elle point Marie⁵ ? » que saint Luc écrivant : « Marie, sa mère⁶ ? »

¹ E. Renan, *Les Évangiles*, p. 116.

² Matt., XIV, 3-12 ; Marc, VI, 17-29.

³ Voir Friedlieb ou Tischendorf, *Synopsis evangelica*.

⁴ Marc, VI, 3 ; E. Renan, *Les Évangiles*, p. 116.

⁵ Matt., XIII, 55. Voir aussi II, 11.

⁶ Luc, II, 34.

Voilà pourtant sur quelles futilités repose l'accusation portée contre saint Matthieu et saint Luc.

Tout n'est pas d'ailleurs historique dans le récit de saint Marc, il s'en faut, d'après M. Renan. « L'esprit de Pierre, un peu étroit et sec, dit-il, ... est *sûrement* l'explication de l'importance *puérile* que Marc attache aux miracles. La thaumaturgie, dans son Évangile, a un caractère singulier de matérialisme lourd, qui fait songer par moment aux rêveries des magnétiseurs. Les miracles s'accomplissent péniblement, par phases successives. Jésus les opère au moyen de formules araméennes, qui ont un air cabalistique... On ne saurait le nier, Jésus sort de cet Évangile, non comme le délicieux moraliste que nous aimons, mais comme un magicien terrible¹. »

Si les miracles sont réels, il est difficile d'établir que l'importance que saint Marc, — comme d'ailleurs tous les autres Évangélistes et les docteurs de tous les temps, — y attache, soit « puérile. » Est-il donc puéril de montrer, par le miracle, qu'on a une puissance surnaturelle ? Pourquoi le miracle serait-il si odieux aux rationalistes, s'il était une simple puérité ?

M. Renan trouve, de plus, un « matérialisme lourd » dans les miracles rapportés par saint Marc. Quel est le sens de ce langage ? Il ne rougit pas de comparer notre divin Maître à un magnétiseur. Quel magnétiseur a jamais guéri les malades en leur disant, comme Jésus au paralytique : « Mon fils, tes péchés te sont remis² ? »

¹ E. Renan, *Les Évangiles*, p. 117-118.

² Marc, II, 5, 9.

Et quel lourd matérialisme y a-t-il dans cette guérison et dans ces paroles, ainsi que dans un grand nombre d'autres traits qui montrent également la fausseté des assertions de M. Renan?

« Les miracles, dit-il encore, s'accomplissent péniblement, par phases successives. » Des miracles accomplis, même péniblement et par phases successives, ne seraient-ils pas encore une œuvre surnaturelle? Mais Notre-Seigneur n'a accompli aucun de ses miracles péniblement, et saint Marc ne donne nulle part à entendre rien de pareil. Si le Sauveur ne les a pas opérés tous instantanément, c'est qu'il a eu des motifs pour agir de la sorte. La plupart ont d'ailleurs été produits au moyen d'une simple parole, et la guérison n'a pas eu lieu par phases successives. Jésus commande, par exemple, à l'homme qui avait une main desséchée : « Étends ta main, et il l'étendit¹. »

Enfin, il est complètement faux que Jésus opère ses prodiges « au moyen de formules araméennes, qui ont un air cabalistique. » M. Renan sait tout aussi bien et mieux que personne que les mots : *Talitha coumi* et *ephphatha*², auxquels il fait allusion ici, ne sont pas des formules magiques. Jésus, voulant par sa parole ressusciter la fille de Jaïre et guérir un sourd-muet, parla naturellement sa langue, qui était l'araméen. Les mots araméens, *talitha coumi* et *ephphatha* ne sont ni plus magiques ni plus cabalistiques que les mots français :

¹ Marc, III, 5.

² Marc, v, 41 ; VII, 34. Cf. *Le Nouveau Testament et les découvertes archéologiques modernes*, p. 31.

« Jeune fille, lève-toi ! » et « Ouvre-toi ! » qui en sont la traduction. On conçoit aisément que saint Marc ait tenu à nous conserver les deux mots par lesquels Notre-Seigneur avait opéré d'aussi grands miracles que ceux de la résurrection d'un mort et de la guérison d'un sourd-muet. Mais on ne comprend pas qu'un orientaliste ait osé abuser de locutions si simples et si vulgaires pour rabaisser les actions de Jésus et le récit de son historien. M. Renan ne peut ignorer que saint Marc, comme saint Matthieu, aime à rapporter les mots syro-chaldaïques prononcés par le Sauveur¹ et qu'il est impossible d'y soupçonner aucun mystère. De telles appréciations n'ont donc rien de sérieux ; ce sont là des phrases à effet, indignes d'un critique qui se respecte et qui a le culte de la vérité.

¹ Marc, XIV, 36 ; XV, 34.